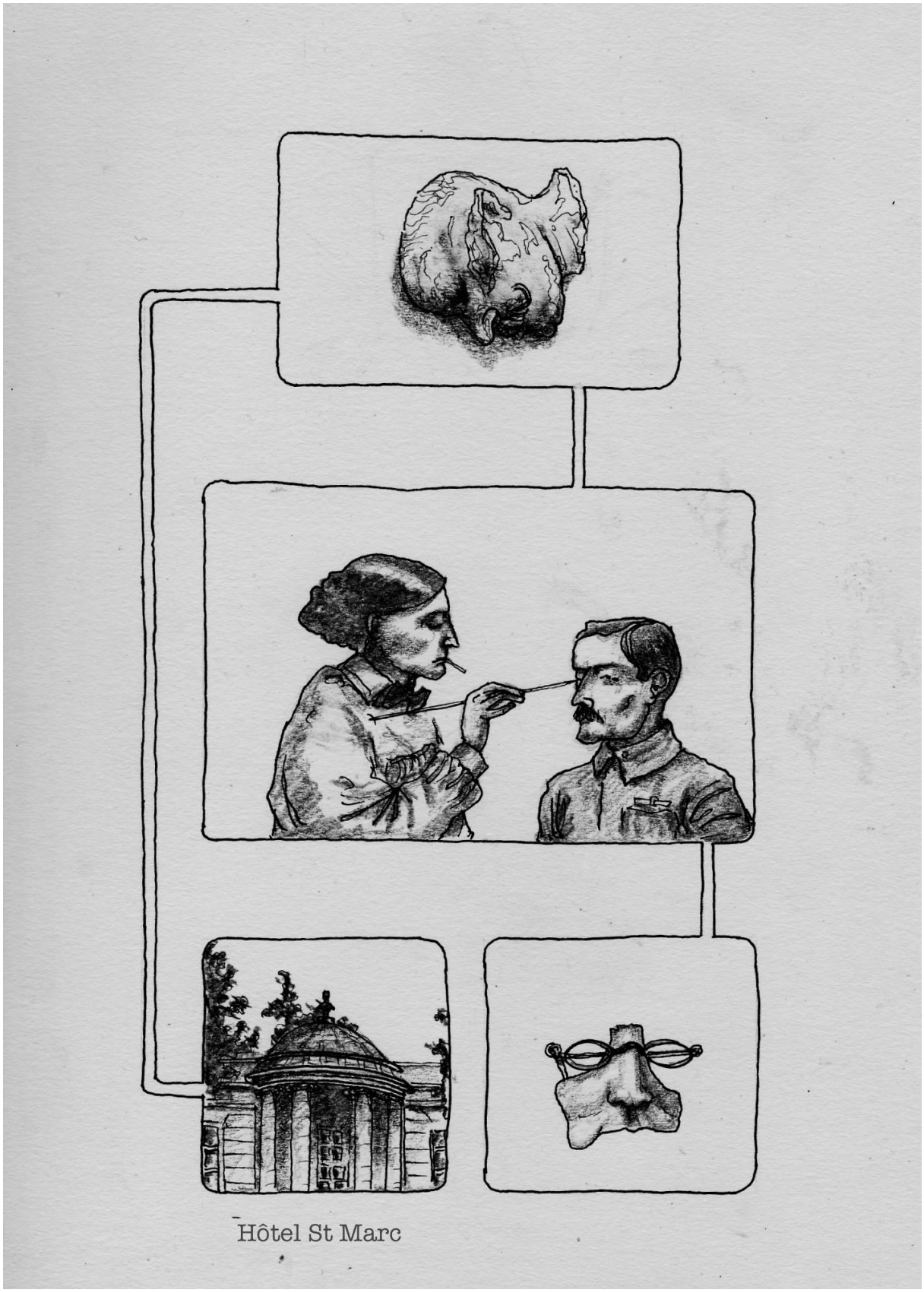

Dessin de Bruno Lahontâa – Dans le cadre du projet « ESPACES HOSPITALIERS », résidence d'artiste menée au CHU de Bordeaux (2017-2018)

C'est en compagnie d'une des plus jeunes recrues de l'atelier de plomberie de Saint André que nous visitons l'hôtel Saint Marc situé face à l'arrière de l'hôpital Saint -André, cours d'Albret. Très bel hôtel particulier du dix-huitième, il fut longtemps le siège de la direction du CHU de Bordeaux puis accueillit en son sein divers services qui furent transférés ensuite dans l'enceinte de l'hôpital.

Classé aux Monuments historiques, on ne peut le visiter que lors des Journées du Patrimoine.

Il subsiste l'hôtel et un bâtiment annexe, avec des bureaux vides et une bibliothèque ancienne de dermatologie.

Dans l'hôtel proprement dit, deux beaux salons ornés de portraits de célèbres médecins donnent sur un vaste jardin planté de deux magnolias géants. Et puis un curieux télescopage de différentes époques.

A l'entrée, un petit salon ovale dans les murs desquels sont cachées des portes secrètes menant à un étage, un grenier empli à ras bord de pots à pharmacie en faïence ancienne, de portraits et autres archives. On trouve plus loin une chambre pompidolienne années soixante-dix, boutis et moquette bleue avec télé de l'époque, une salle de bains de palace années 20, une minuscule chambre d'enfant dix-neuvième avec prie-Dieu et crucifix aux murs, une enfilade de salons avec porcelaine de chine, marbre et meubles précieux du dix-huitième.

On apprend qu'un des salons de l'hôtel Saint-Marc serait exposé au MET de New York.

On sait que cet hôtel, construit pour Joseph Dufour qui ne l'occupa que très peu de temps, fut ensuite acheté par le Marquis de Saint-Marc, officier de la garde royale du roi et poète auteur de tragédies lyriques dont la préface à *Adèle de Ponthieu* fut mis en musique par Piccinni *« Le dessin de voir sur le théâtre la pompe, et les usages si respectables de la chevalerie m'a fait naître l'idée de cette tragédie. Pourquoi le théâtre lyrique où tous les sentiments agréables s'appellent et s'unissent pour flatter et pour enchanter l'imagination, les sens, et l'esprit et même pour intéresser le cœur, ne serait-il point l'école des mœurs et de la raison? ».* On sait qu'il connut Voltaire, et qu'il fit réaménager l'hôtel par l'architecte Victor Louis.

Mais la découverte majeure qu'on va faire à Saint-Marc, elle se fera en sous-sol à nouveau, dans les caves délaissées de l'hôtel particulier.

Ce sont plusieurs malles contenant les masques des gueules cassées, des moulages en plâtre de visages déchiquetés, et les masques définitifs peints avec cheveux, moustaches et teints frais.

Enfin, on ne le saisira que plus tard.

Pour l'instant, découvrant ces masques humains, on pense à des masques de cire, destinés à quelques exercices médicaux, on pense aux Yeux sans visage de Franju.

On contemple avec effroi ces visages dont le regard nous fixe doucement, par delà les années, surpris par les cheveux et les moustaches si bien conservés malgré l'humidité de la cave.

On se met à rechercher la provenance de ces masques. On va découvrir ainsi une formidable sculptrice, Jane Poupelet, et un éminent médecin de Saint-André, le professeur Émile Moure, fondateur de la discipline d'oto-rho-laryngologie en Europe, dont le gendre Portmann poursuivra l'œuvre, et qui sera un des pionniers de la chirurgie plastique, sauvant quelques « gueules cassées », ces hommes revenus de l'enfer des tranchées, aux visages détruits par les obus, notamment Albert Jugon, présent à la signature de l'Armistice, et qui fut l'un des fondateurs de l'Union des mutilés de la face, ou « gueules cassées ».

Quand à Jane Poupelet, née en Dordogne, après des études aux beaux Arts de Bordeaux, elle intègre l'entourage de Rodin, et expose aux côtés de Brancusi, Bourdelle, et fait alors partie de la

bande à « Shnegg », sculpteur aux conceptions modernistes. Ses expositions lui vaudront, par exemple, de belles préfaces de Colette.

Jeune femme, qui, sur certaines photographies, raie sur le côté, et cigarette à la bouche, n'est pas sans nous faire songer à la jeune Virginia Woolf.

Féministe convaincue, elle rencontre d'autres sculptrices américaines, avec lesquelles elle se lie d'amitié comme Janet Scudder, et Anne Coleman Ladd, qui fonde avec son mari l'atelier des masques au Val de Grâce, dans les services du professeur Dufourmentel.

Son assistante se révèle être Jane, qui y officie le plus souvent, Anne Coleman étant très souvent en déplacement.

Ces fameux masques sont réalisés à partir d'une empreinte en plâtre des visages des hommes mutilés. Sur cette empreinte en plâtre, on façonne à la pâte à modeler les traits manquants d'après photo ou par intuition, puis un moulage en cire est coulé, modelé en présence du blessé par le sculpteur dans l'atelier des masques ; par un procédé de galvanoplastie, on obtient in fine un masque en cuivre, peint ensuite à la main à l'aide d'une peinture émail très résistante importée des États-Unis. Mais il faut bien sûr modeler les parties manquantes, ce qui est l'affaire d'un portraitiste. Ou des sculptrices.

Jane Poupelet déclarera : *« Mon objectif n'était pas seulement de fournir à un homme un masque pour cacher son affreuse mutilation, mais de mettre dans le masque une part de cet homme, c'est-à-dire l'homme qu'il était avant la tragédie. »*

Son ami le sculpteur robert Wlérick est détaché par l'atelier des Masques dans le service du professeur Moure à Saint-André.

On peut penser que les masques présents dans les caves ont été confectionnés soit par Wlérick soit par Jane Poupelet elle-même, mais on penche plutôt pour Jane, Robert Wlérick étant beaucoup moins impliqué dans cette aventure qui durera trois années, trois années durant lesquelles Jane Poupelet consacrera tout son temps et son talent à l'atelier des masques.

André Salmon lui rendra cet hommage *« Durant la guerre, Mlle Poupelet a sacrifié son avenir à l'humanité. Pour les mutilés de la face, elle a obscurément donné son talent, créant des modèles, se fatiguant à faire des moulages pour re-sculpter des visages humains aux misérables héros défigurés par la mitraille imbécile. »*

Jane Poupelet eut une carrière importante aux États-Unis, aidée par les cercles féministes d'outre-Atlantique mais reste plus modestement connue ici, alors qu'elle est décédée dans la région.

Quant à Émile Moure, il trouva un digne successeur en la personne de son gendre le professeur Portmann, éminent ORL lui aussi. On retrouve aussi un oncle pharmacien qui eut le bonheur d'inventer le papier tue-mouche, manufacturé dans une usine près de Bordeaux.

Les sculptures de Jane Poupelet furent l'objet d'une belle rétrospective à la Piscine de Roubaix (avec un papier d'Élisabeth Lebovici dans le journal Libération), et font toujours le bonheur des collectionneurs nord-américains.

Une de ses amies peintres, Louise Hervieu, fut elle aussi d'une grande aide pour la médecine : syphilitique de naissance, elle créa en effet le carnet de santé obligatoire pour les enfants, et écrivit de nombreux livres sur son expérience au sein des hôpitaux de l'époque, tout en illustrant Les fleurs du mal.

Texte de Laurence de la Fuente - Dans le cadre du projet « ESPACES HOSPITALIERS », résidence d'artiste menée au CHU de Bordeaux (2017-2018)